

LA VIOLENCE A L'ECOLE

Une stratégie contre la violence dans la salle de classe : les cabanes

Notre groupe de recherche existe depuis deux ans. Sa composition oscille de cinq à quinze camarades, la plupart enseignants dans l'enseignement spécialisé, sans doute parce que le problème y est plus prégnant, et plus difficile qu'ailleurs.

Notre projet est simple et se limite bien dans une recherche-action : « Comment faire face à la violence dans la salle de classe ? »

L'historique de la naissance de ce secteur est intéressant, dans le débat sur la recherche en éducation : après avoir fait une étude théorique poussée des textes sur la violence et sa genèse, un des membres du groupe, conforté en cela par la réaction d'autres individus, s'aperçoit de l'inefficacité de cette recherche théorique sur le plan concret (1) et de la coupure de la recherche avec ce concret. Il n'existe particulièrement aucune publication importante de ce cas précis de violences dans une classe... Sans évidemment nous couper de la théorie, nous avons d'abord décidé de rassembler des faits : faits de violence, réactions de l'adulte et du groupe avec, pour principale piste, le « flagrant délit ».

Il s'agissait également de mettre en place un groupe d'entraide.

Nous fonctionnons sur ce principe : un de nous envoie au début du mois une lettre exposant un problème précis vécu ; l'ensemble du groupe lui répond. Il fait une synthèse, éventuellement un deuxième tour. D'où le recueil de données très inédites. D'autre part nous travaillons sur un « modèle stratégique », selon une méthode dialectique (structure en arbre) qui nous a permis d'élaborer 25 stratégies possibles face au fait de violence.

Nous avons aujourd'hui choisi de montrer un seul aspect de notre travail qui articule faits, réflexions stratégiques et théorisation.

DES POSTULATS ET DES FAITS

Notre modèle stratégique distingue les différents types de réactions possibles face au fait de violence, réactions de l'adulte s'entend.

— Premier postulat : la réaction de l'adulte est déterminante, il essaye de dégager des **stratégies médiates** (déplacement) ou **immédiates** (règlement immédiat) sans aucune exclusive ; l'important n'est pas l'idéologie (ce qu'on ne doit pas moralement faire), mais l'efficacité et la réalité (ce qu'on peut faire et ce qu'on fait réellement).

— Deuxième postulat : la violence dans la classe, celle de l'adulte et celle de l'enfant n'est pas essentiellement un problème éthique mais un problème éducatif au même titre qu'un autre. C'est d'ailleurs ce parti pris de prise sur la réalité et de non-jugement qui alimente la confiance du groupe... et nous permet de recueillir des faits « inavouables » autrement (d'où un travail, même encore très balbutiant sur notre propre violence). Nous ne condamnons pas notre propre violence si elle est réellement efficace, mais seulement s'il est prouvé qu'elle est néfaste et inefficace (accélération des conflits, non-médiatisation, etc). Il ne sert à rien de se voiler pudiquement la face, notre violence existe.

— Troisième postulat : vaincre notre violence, c'est non pas la condamner mais trouver des solutions efficaces de remplacement.

Première constatation : la pédagogie coopérative permet d'élaborer un plus grand nombre de stratégies que toute autre. Elle permet en particulier des stratégies médiates et préventives bien plus nombreuses.

L'hypothèse la plus connue est, en particulier, la certitude donnée à l'enfant que son problème sera officiellement pris en compte par le groupe et par l'adulte, même s'il est déplacé dans le temps, au Conseil (2) suivant par exemple. Ce sujet a été assez bien étudié, depuis Oury en particulier. Cependant, même si, comme ce dernier, nous faisons l'hypothèse que la crise est souvent et essentiellement crise de parole et que le passage à la parole est solution, particulièrement structurante antologiquement, nous constatons plusieurs faits qui prouvent que l'on doit encore aller plus loin dans une autre direction.

Premier fait : lorsque le Conseil est en

construction, ou pas du tout construit, dans cette fameuse période du « tumulte », la médiatisation est difficile. Comment fait-on ? avant la loi (ou plutôt avant les lois) ?

Deuxième fait : dans le cas des groupes de très jeunes enfants, d'enfants à très faible niveau de langage (certains d'entre nous ont surtout une expérience en IMP), de groupe « impossible », la construction d'une efficace du Conseil semble très problématique en, en tout cas, promet d'être longue.

Troisième fait : le recouvrement des Conseils par les conflits, la naissance à cause de cet ensablement d'une nouvelle forme de violence « d'après-conseil ».

Quatrième fait : certains conflits se règlent sans la médiation du groupe. Peut-on envisager des moyens pour faire en sorte que les belligérants puissent d'eux-mêmes régler ces conflits, ce qui aurait, on s'en doute, grande valeur éducative... et reposerait tout le monde dans la classe, dont l'adulte.

Notre modèle nous permet alors d'envisager la stratégie suivante : au lieu de déplacer les conflits dans le temps, nous pouvons les déplacer dans l'espace, en créant dans la classe des lieux propices à l'isolement, à la protection individuelle. Il y a bien sûr le lieu atelier, imprimerie, etc, mais nous avons surtout examiné le problème sous un autre angle : la construction de cabanes dans la classe. C'est que la cabane est un lieu d'appropriation plus facile. Construite par les enfants elle est plus vite aussi lieu de désir, elle est surtout lieu hors du regard, lieu clos dans un lieu clos. Elle permet de s'échapper pour un moment d'un poids insupportable. Ce qui nous a fait rechercher cette direction a, en partie, été l'expérience de l'un d'entre nous qui, d'éducateur, était devenu instituteur et avait été frappé (et épuisé) les premiers temps par cette difficulté supplémentaire : la classe, lieu clos où les conflits doivent être immédiatement résolus (même en les déplaçant), pas question de les fuir en sortant (le règlement...), pas d'autre salle, etc... De plus, on le verra, l'intérêt d'un tel lieu

est qu'il permet d'échapper... en restant sous la protection de l'adulte. Au bout d'une année d'expérience, trois d'entre nous ont écrit un «texte libre», bilan des observations. Il s'agit de Maryvonne Charles (institutrice en IMP), Serge Jaquet (instituteur en EMP) et Eric Debarbieux (instituteur en classe de perfectionnement petits). Voici quelques extraits significatifs de ces textes :

LES CABANES DANS UNE CLASSE DE PERFECTIONNEMENT

L'idée de zones de protection où l'on pourrait un peu s'isoler du groupe et des autres, se calmer ou se protéger, parfois de soi-même : une cabane dans la classe. Mais en même temps un lieu où l'on soit dans la classe et dans la loi : pas de schizophrénie, par de régression dans le lieu obscur de la matrice protectrice, pas d'aide aux structurations psychotiques. On n'entre pas n'importe comment dans la cabane, on n'y fait pas tout ce qu'on veut, et on n'est pas non plus abandonné dans ce lieu par l'adulte. La cabane est dans la classe, donc un lieu avec un volume sonore respecté (pour ne pas gêner), et la protection dans le lieu de l'adulte par rapport à l'adulte lui-même qui garantit en dernier ressort la loi.

Ma classe de perfectionnement petit niveau : 7 (puis 9) gosses de 7 à 12 ans, très perturbés, un groupe difficile. Une grande cabane dans une des deux pièces à ma disposition. On peut y mettre une table, un petit bureau et six chaises. Une vraie maison, quoi. D'emblée cette cabane prend une importance considérable. D'abord on est timide : «Maître, on peut ?», et puis on rentre tous, mais avec moi, c'est encore mon lieu, celui qui est sous ma loi (même construit par les mêmes). Puis les gosses demandent qu'on y fasse les conseils. Décidément, le lieu sous la loi, car le Conseil est très vite le moment le plus régulé, celui où le tour de parole est respecté.

C'est probablement aussi mon lieu, car je suis demi-déchargé cette année, et ma collègue interdit la cabane. Après chaque absence c'est la question : on peut aller dans la cabane ?

La cabane est surtout un lieu qui reproduit les sous-groupes ; vont y jouer à la poupée les filles, aux play-mobils les garçons, en deux groupes. Chacun de ces groupes exclut toute ingérence étrangère. Cette période est assez longue et, en fait, il est extrêmement rare qu'un même soit seul dans la cabane : sauraient-ils déjà que pour jouer il faut être plusieurs (cf Lacan). Très souvent se retrouvent dans la cabane les enfants ayant le plus de conflits entre eux, et il n'y a pas ou guère de conflits entre eux, dans celle-ci. La cabane est donc bien un élément d'auto-régulation du groupe.

Peu à peu, c'est toute la classe qui se

retrouve pour des jeux extrêmement symbolisés et codifiés. Première chose : une longue absence de ma part (15 jours) et donc, 15 jours de non-cabane, la première chose faite à mon retour est de retourner dans la cabane. Pour y jouer... à l'école : on prend des feuilles, on installe un tableau etc, sans moi, précisons-le. Que se passe-t-il ici ?... Une piste, collègue répressive (et titulaire) bons-points, punitions, pensums, mêmes assez perturbés après ça, différence énorme dans l'image de l'adulte : qui est le vrai maître ? Réimpulsion de fantasmes bien connus : double imago (cf Mélanie Klein). La destruction du maître imaginaire c'est difficile... pour le maître. C'est d'autant plus difficile que cette année les deux maîtres sont très, très différents l'un de l'autre. Comment vont-ils tuer en moi le maître imaginaire ? En jouant dans la cabane... C'est quand même moins fatigant pour moi.

Puis la cabane devient carrément familiale : il y a la maman, le papa (pas toujours d'ailleurs), les enfants. Il y a aussi tous les métiers qui touchent à la table (la sainte scène) : le cuisinier, le barman, la pâtissière et les clients (toujours les mêmes placés, pourquoi ? Pourquoi éprouvent-ils le besoin de faire boire et manger les enfants les plus démunis sur le plan familial ?).

C'est aussi l'endroit où l'on n'entend pas l'assassin «putain de ta mère», le meurtrier «fils de pute». Inutile de dire qu'on entend ça ailleurs. Malgré la loi. Une maison que l'on reconstruit sans arrêt : consolidation, agrandissement, portes, etc. Suivant les circonstances on la remplit ou on la vide... C'est là aussi que les garçons osent regarder les seins des plantureuses poupées mannequins (mais ça je suis censé ne pas le voir).

La cabane des «perfs» fait beaucoup fantasmer les adultes : les collègues féminines n'hésitent pas à me demander de les emmener faire un tour dans «ma» cabane de classe, les mâles, quant à eux, me demandent si la sieste y est bonne. Et pourtant, cette cabane n'est plus la mienne : très rares sont les moments où je m'y rends... j'en suis de fait exclu. Ma présence n'y est plus nécessaire, je ne sais pas si elle est indésirable, ça ne me gêne pas.

Eric Debarbieux

DANS UN INSTITUT MEDICO-PEDAGOGIQUE

Classe de treize enfants de 8 à 13 ans, niveau maternelle-cours préparatoire. J'ai fait trois cabanes dans la plus grande classe...

Ces trois cabanes, disons ces trois coins-refuges permettent aux gosses de créer un lieu plus petit donc plus sécurisant, de gérer leur espace sans que l'œil du maître n'intervienne, de se

fabriquer des règles de vie, de s'isoler, de s'injurier, de dormir, de rêver... Je n'interviens qu'à la demande.

Vite, elles sont devenues le coin des garçons, le coin des filles et le coin dodo.

— Le coin garçons, des meubles et un toit fait en drap tendu, il est rare d'y voir des filles.

— Le coin filles, fermé par un paravent coincé entre la table du Conseil et une séparation à mi-hauteur. Il n'est pas clos, on y trouve du maquillage, des poupées. C'est un coin très visité par les garçons.

— Le coin dodo, B..., étiquetée débile profonde, épileptique et bourrée de tranquillisants, demande deux ou trois fois par jour de faire un petit dodo... il lui a fallu un coin, un matelas, une couverture, à côté du coin-écoute. Ce coin a un vif succès, tous savent que B... est prioritaire. Elle prête facilement son coin, qu'elle ne s'approprie pas du tout. On s'y berce avec ou sans les walkman, on s'y couche à plusieurs et toujours calmement. Certains gosses qui, à mon avis, en auraient besoin, n'y vont pas.

Actuellement, les filles désertent leur coin mais envahissent le coin-écoute. Je suis souvent invitée par les garçons, mais je ne suis pas toujours disponible. Or, différer une invitation, est difficile à faire comprendre.

J'oubliais un quatrième coin : le sanitaire attenant à ma classe plus spécialisé dans l'écoute des gros mots. Coin proposé et imposé dans une crise d'autorité, mais très bien accepté.

Je poserai quelques questions :

— Les cabanes ne favorisent-elles pas une fuite dans le temps et l'espace ?

— N'aident-elles pas à fuir la réalité ?

— Ne brisent-elles pas la communication ?

— Ne favorisent-elles pas la paresse ?

Mon problème majeur : l'accès des cabanes étant libre toute la journée, il y a des jours où j'ai envie de les supprimer. En effet, à ces cabanes, il faut ajouter le fauteuil, le coin-cassette, la bibliothèque et je me retrouve parfois bien seule... avec du boulot bêtement scolaire.

J'ai pensé sérieusement matérialiser le coin-classe en cabane, afin que les gosses y viennent avec autant de plaisir que dans les autres coins... je sens le besoin de gérer les cabanes autrement. Mais, grâce aux cabanes, il y a :

Moins d'insultes

Moins de tensions

Plus de sécurité

Plus de calme

Les gamins ne s'y ennuiant jamais et le plus remuant se fait oublier.

Maryvonne Charles

Lire la suite de l'article en page 21.

(1) Mémoire disponible chez Eric Debarbieux

(2) Il s'agit du Conseil de coopérative.

LA VIOLENCE A L'ÉCOLE (Suite de la page 5)

A l'École nationale de perfectionnement
Janvier 85. « Putain, merde, ça fait chier, j'arrive pas à tracer cet enclulé de trait »

— Tu sais Fabrice, entendre tout le temps des injures, c'est fatigant, tu pourrais aller les dire ailleurs pour ne pas nous gêner : prends la poubelle et dis-les dedans.

Fabrice sort de la classe, prend la poubelle, et dans le couloir insulte son récipiendaire. Tout le monde rigole... Riccardo : « Si on faisait un coin pour les insultes ? Une maison ? »

On en parlera au conseil...

— Cela fait un moment que cette idée me trotte dans la tête et plane dans la classe. Je cherche un moyen de faire disparaître les insultes, qui malgré, ou à cause, de leur banalisation n'en restent pas moins désagréables et dérangeantes pour tous. D'autre part un coin où je ne mettrais pas les pieds, un coin réservé aux enfants.

— Pourquoi ?

Objectivement : à l'ENP les enfants n'ont aucun lieu où ils peuvent être hors de notre regard.

Subjectivement : je pense à moi, mon propre désir d'un jardin secret.

Objectivement : la maison, le lieu de la relation familiale, le fœtus de la relation humaine...

Subjectivement : encore un truc que je vais lancer à l'ENP... ça va causer... je vais me faire plaisir : c'est important, non ?

— Nous allons construire deux cabanes : une pour les insultes, le « coin-insulte », une pour le calme, la solitude : « la maison-repos ».

La semaine suivante nous passons à la

construction. Quel boucan ! Les deux maisons se trouvent dans la classe. La maison-repos : 3 m sur 2 m environ, toit en pente, hauteur intérieure de 80 cm sur 2 m. Une table, une chaise, une lampe de chevet, un matelas. Trois fenêtres avec rideaux, dont une dans le toit. Porte d'entrée étroite et basse (on est obligé d'y entrer à quatre pattes, ça ne vous rappelle rien ?). Le règlement est affiché à l'entrée.

Le coin-insulte est petit : 1,50 m sur 1 m, bas (1 m), on y entre par un long couloir, 2 m, formé par un meuble et le mur. Règlement à l'entrée, pas d'éclairage, seul un hublot fermé par un morceau de feutrine permet de donner de la lumière.

Voici les règlements que nous avons élaborés au conseil :

Coin-insultes :

1. Il est à ma disposition quand je suis en colère ou quand j'ai envie ou besoin d'insulter quelqu'un.

2. Une seule personne va au coin-insulte. Si je veux y aller, j'attends qu'elle soit partie.

3. Je n'ai pas le droit de crier pour ne pas gêner mes camarades.

4. Je peux insulter quand je suis à l'intérieur, jamais quand je suis dehors.

5. Si je suis en colère, mes camarades peuvent m'envoyer au coin-insulte.

6. Quand je vais au coin-insulte je le signale au responsable qui le marque sur une fiche.

Maison-repos :

1 - Je peux aller dans la maison lorsqu'elle est libre : j'y vais tout seul mais je peux inviter un camarade.

2 - Le maître ne peut entrer dans la maison que s'il y est invité.

3 - La maison est un lieu de calme, j'y vais en la respectant (suivent diverses règles, de l'interdit de cracher à l'obligation de retirer ses chaussures).

4 - Je peux manger dans la cabane, mais je nettoie.

5 - La maison est réservée à notre groupe, pendant les heures d'éveil.

6 - Si je fais une bêtise dans la maison, ou que je ne respecte pas le règlement, je n'ai plus le droit d'y aller jusqu'au conseil suivant.

7 - Sauf cas exceptionnel, nous serons deux au maximum dans la maison.

De toutes les règles de respect de la maison, certaines ne me seraient jamais venues à l'esprit, pourtant elles confortent dans leur extrapolation le concept de maison/fœtus/ventre de la mère : ne pas cracher, attention à la lumière, poser les chaussures, ne pas taper sur le toit... à creuser. Ces deux lieux ont-ils apporté quelque chose au groupe ? De quelle nature sont les apports ?

C'est là un champ d'investigation pour moi...

Le coin-insulte fonctionne cahin-caha : utile, efficace, pas assez à mon goût. En attendais-je trop ? Son côté positif c'est de déplacer et d'éteindre une multitude de petits conflits qui tournent autour des insultes. Exemple : Fabrice insulte Samir : « Va à la maison-insulte » lui dit Samir. Fabrice entre dans le coin et pose la question classique : « Ça va comme ça maître ? C'est pas trop fort ? ». Il faut moduler le volume sonore... Ce coin a été bénéfique pour quatre mômes : défouloir pour Fabrice, résolution des conflits violents pour Lionel et Christophe, ouverture pour Samir. A l'inverse, pour Jacques et Emmanuel, l'utilisation qu'ils en font me semble peu bénéfique. Emmanuel est au centre de conflits « nucléaires », qui sont toujours violents et s'auto-alimentent. S'il est envoyé « au coin-insulte » par un camarade qu'il a injurié c'est la surenchère : « Non j'irai pas, j'en ai rien à foutre... », jusqu'à ce que je sois obligé d'intervenir (bien joué). Alors il y va mais lorsqu'il en ressort il n'est jamais prêt à reprendre son travail. Certes il a respecté une règle, il s'est socialisé mais ce n'est pas satisfaisant.

Jacques n'a quasiment d'autres rapports avec les enfants de son âge que par les coups, les insultes, la provocation. Alors le coin-insulte ? Il y va... il fait tout pour y aller et y faire envoyer le maximum de camarades... c'est énergétivore et peu satisfaisant.

Tout cela ce sont des indicateurs, révélant certaines failles du système, pas assez clair, pas assez cohérent, et peut-être pas assez manichéen : construire un coin-insulte pour, à la fois réaliser un désir (j'ai envie d'insulter, je vais au coin) et le réprimer (j'ai insulté et il m'a envoyé au coin) c'est peut-être trop pour un seul lieu.





La maison-repos :

C'est un must, le trésor de la classe, la caverne d'Ali Baba. Je ne regrette pas d'avoir investi du temps et de l'espace (ça raccourcit pas mal la classe). Pour moi, c'est un véritable médicament, une véritable potion magique et je ne l'échangerai contre aucune recette pédagogique. (Serge argumente ici avec de nombreux exemples, que nous ne pouvons, hélas, reproduire tous. Par exemple celui d'Eric, enfant très inhibé et insécurisé qui ne sait tracer un trait droit qu'à l'intérieur de la maison, etc.) Un truc fabuleux : lorsqu'il y a un conflit long, important entre deux enfants (conflit dont l'origine est souvent extérieure à la classe), si un des deux va à la maison, il invite systématiquement son adversaire. Que se passe-t-il à l'intérieur ? Je l'ignore, il n'y a pas de bruit, mais, à la sortie, ils sont de véritables amis... On en parle dans l'ENP, « Il en faudrait une dans chaque classe », « Si vous nous prenez, on pourra y aller ? »... et elle est défendue avec âpreté par ses « propriétaires ».

Deux anecdotes pour terminer : — On vient de rentrer ; comme tous les lundis, on fait l'appel par classe pour le décompte des repas, puis français. D'un seul coup, je vois Jean-Paul qui se lève. C'est un môme cool, posé, jovial, à l'aise. Jamais de bagarres, d'insultes... c'est l'un des seuls qui n'est jamais allé à la maison. Il se lève, va vers la porte, attrape le pied de Michaël (5^e B et donc non « propriétaire ») qui essayait de rentrer dans la maison, le traîne à l'extérieur et lui dit en hurlant : « Si tu rentres je te casse la gueule ». C'est la seule colère que je lui connaisse.

Midi sonne. Lionel est dans la maison ; il parle toujours en criant avec une voix forte. Sa tête apparaît à la fenêtre : « Papa, c'est l'heure d'aller manger ? » me demande-t-il d'une voix douce... Riccardo : « Eh, maître, t'as vu comme il a parlé doucement ? C'est la première fois que je l'entends comme ça ». C'est exact, ma mémoire va dans le même sens. « En plus y vous appelé Papa » ricane Samir.

Etonnant non ?

Serge Jaquet

Trois expériences qui font réfléchir

Ces extraits des trois témoignages que nous vous proposons à la réflexion montrent donc certaines concordances remarquables qui vérifient au moins en partie notre hypothèse de départ et montrent l'efficacité certaine de cette stratégie, à court terme et sans doute à long terme, face à la violence dans la classe, dans ces classes-là.

Nous ne développerons pas, outre mesure, les nombreuses pistes de recherche qui s'ouvrent devant nous avec l'étude de cette simple stratégie : il nous semble évident que de nombreux problèmes théoriques et pratiques se posent à nous de par la diversité de ces expériences mêmes.

Fixons-nous encore sur un aspect précis :

Deux expériences « à plusieurs cabanes », une avec une seule maison. Dans l'expérience de Serge, comme dans celle de Maryvonne existe un « coin-insulte », coin-exutoire où — et l'utilisation des toilettes par la classe de Maryvonne est plutôt signifiante — « on peut foutre la merde »... Et des maisons où « tout n'est qu'ordre et beauté, luxe calme (et volupté ?) ».

Dans l'expérience d'Eric, une seule maison, et donc un seul lieu pour vivre autrement les conflits, mais aussi pour construire et reconstruire.

— Questions théorico-pratiques importantes : le détournement par deux enfants des « lieux d'aisance » pour... foutre la merde dans la classe, l'atomisation du groupe, éventuelle, par les trop nombreux coins et cabanes. Deux difficultés certes : Comment réagir (même sans réagir) à l'utilisation abusive du coin-insulte ? Comment ne pas atomiser l'action, en risquant de faire éclater l'élément régulateur fondamental : le groupe ?

L'éclatement en plusieurs cabanes ne risque-t-il pas d'induire des régressions ?

En fait, l'expérience de Maryvonne montre ce risque : Dans la mesure où ces cabanes ne sont pas des lieux investis par le groupe en totalité (il y a la cabane fille, la cabane garçon, etc...) le groupe perd effectivement de sa richesse, et il est tout à fait légitime que Maryvonne cherche maintenant à moduler son action. A l'inverse celle d'Eric, dans la mesure où il n'y a qu'une cabane, a obligé le groupe à s'organiser et la cabane a été au contraire l'élément moteur de la construction du groupe autour et dans son lieu. En ce sens l'expérience d'Eric pourrait sembler plus efficace et moins dangereuse. Cependant, Serge comme Maryvonne notent, ce que ne peut noter Eric, l'importance pour régler le problème de la violence verbale du coin-insulte. Alors ? Ici la théorie peut nous aider, et elle est bien sûr celle de l'inconscient.

1° Examiner le stade sado-excrémentiel. On ne dépose pas sa merde n'importe où... Ici on recrée une possibilité : revivre cette période pour la dépasser.

2° Examiner le rôle de la double image (théorie des deux imagos) contenue dans une seule personne. S'apercevoir que lorsque l'enseignant accepte de n'être pas présent dans une partie de la classe, il n'est plus le seul capable de puissance (c'est-à-dire le fascinant substitut de la mère toute-puissante), qui ainsi nie l'individu (dans le lieu du maître unique il n'y a que risque de dévoration tellement désirée et tellement crainte...) mais au contraire il devient celui qui permet à l'individu d'être. Il peut maintenant être le Père.

3° Examiner le rôle de la loi. Sans doute compléter cela par des observations de type sociologique ou ethnologique. Puisqu'il y a des rites d'exclusion de la communauté (va au coin-insulte), pourquoi ne pas examiner des rites d'entrée dans la communauté (les lois de retour). Tout ici, en fait, se joue en termes d'inclusion/exclusion, entrée/sortie, père/mère, désir/loi, etc. C'est sur cette logique binaire que nous allons maintenant devoir travailler.

Ce n'est bien sûr qu'un aspect des choses, et il nous faut aller plus loin. On voit cependant sur quels chemins nous sommes engagés. Il faut bien le dire, dans ces classes, souvent difficiles qui sont les nôtres, cela est d'emblée une aide considérable d'examiner un aussi passionnant matériel, de mener une telle recherche, et c'est aussi, nous espérons que nos textes libres vous en auront convaincus, une possibilité réelle d'aide aux enfants.

Pour le groupe : Eric Debarbieux
26160 Le Poët-Laval

P.S. : Le groupe n'est pas fermé, on peut sans hésiter nous contacter. Une autre manière de nous aider : nous apporter des faits, des descriptions de crises, avec, si possible, leur origine. A vous lire...